

Le salut fini, ils enlèvent deux confessionnaux et vont les brûler sur la place du Peuple.

Mais, voilà le lendemain, les émigrés lombards qui la veille pendant l'équipée étaient de garde sur les murs, qui viennent à apprendre les ravages faits dans leur église; ils entrent dans une colère furieuse, vont trouver les chefs du gouvernement, se plaignent que, pendant qu'ils étaient à défendre la république, on est venu dévaster leur église; que puisque chaque jour ils s'exposaient à la mort, on devait au moins leur laisser leurs confessionnaux pour se reconcilier avec Dieu; qu'ils ne voulaient plus se battre. — Les chefs de la république s'empressèrent de les calmer, sachant à quels hommes ils avaient à faire, et firent construire deux confessionnaux tout neufs, qui allèrent remplacer les deux vieux qu'on avait brûlés. — Ils sont vraiment très-beaux: la république s'entend parfaitement à faire des confessionnaux. C'est bien dommage qu'elle ne veuille s'en mêler plus souvent et en user de temps en temps.

Quelqu'un dira: c'était de la superstition; de la superstition! non, la confession n'est pas seulement un acte de dévotion facultative, c'est un devoir religieux, de conscience, imposé à tous, quel qu'ils soient, riches ou pauvres, à vous comme aux autres, chers lecteurs.

Encore un trait qui prouve la foi du peuple romain :

Dans l'église St-Augustin est une Vierge convertie de chaînes d'or, de bijoux, de pierres les plus fines; autour se trouve une masse de couronnes en argent et en vermeil. Cette église est en grande vénération. Il y a des gens à prier à chaque heure du jour, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres. C'était une forte tentation pour les émeutiers. Les voilà donc qui envahissent l'église; l'un d'eux ordonne au gardien de monter et de jeter en bas tous les bijoux de la malone. Celui-ci refuse formellement; les émeutiers le regardent, s'excitent mutuellement, mais nul n'ose toucher à la statue vénérée, et tous les trésors sont sauvés: que nos pères de la république n'avaient-ils donc la même foi! nos sanctuaires ne seraient pas si pauvres, et on ne serait pas obligé de demander sans cesse pour les entretenir.

Parlons de la charité de Rome: il y a de quoi. Rome, c'est le vrai pays, la véritable terre de la charité; c'est le centre, c'est le foyer de toute grande charité. C'est à Rome surtout que la charité, comme le bon ange, prend l'homme à son entrée dans la vie, le conduit jusqu'à la mort et au-delà. Il y a des asiles pour toutes les souffrances, et ces asiles sont souvent des palais. On n'a pas oublié pour les pauvres le marbre, les chefs-d'œuvre de l'art et le bon air. Un jour, je faisais à un prélat la réflexion que peut-être il eût été mieux de dépenser l'argent à autre chose. — Mais, répondit-il, cela ne dépend pas de l'administration; ce sont des bienfaiteurs qui ont fait la charité aux hôpitaux de ces travaux des arts; nos pères pensaient que le moral du pauvre malade a souvent besoin d'être guéri: quand on est malade dans un hôpital on est naturellement triste; or le cœur chez nous, peuple artiste, s'épanouit à la vue de ces belles choses, de ces chefs-d'œuvre; délicate et tendre charité!

Il y a donc des asiles pour toutes les misères; il y en a pour le petit enfant qui vient de naître, pour l'orphelin, pour l'orpheline, pour les jeunes filles sans tutelle, pour les *périlantes* comme on les appelle, pour les veuves, même pour les *mal mariées*; oh! que n'en avons-nous de semblables, ils seraient bien garnis! pour les malades, pour les convalescents, pour les vieillards, pour les pèlerins, pour les pauvres qui n'ont pas où passer la nuit. Il y a des œuvres pour donner du travail aux gens valides, du pain à ceux qui ne le sont pas, pour donner le jour l'instruction aux enfants pauvres, le soir aux jeunes ouvriers, pour donner des retraites annuelles, pour visiter les pauvres à domicile, les malades à l'hôpital, les condamnés en prison, pour ensevelir les morts, etc., etc. Ce que l'argent et la police font ailleurs, à Rome c'est la douce main de la charité qui le fait; j'aime bien mieux cela. Nulle misère du corps et nulle misère de l'âme n'a été oubliée. C'est tout comme en France, et je le dis presque à regret, c'est quelquefois mieux. La foi et les siècles ont amassé à Rome des richesses, des trésors immenses de charité. C'est même un proverbe que *l'hôpital du Saint-Esprit est le plus grand*

*seigneur de Rome*. C'est certainement le plus grand propriétaire en terre.

Malheureusement en France, nos pères furent des prodiges; ils ont dépensé ou laissé dévorer par la révolution le patrimoine des pauvres. La charité est souvent réduite à vivre au jour le jour de son travail et des bonnes industries de son cœur. A Rome elle est fille de *bonne maison*; elle a hérité d'un riche patrimoine qu'elle grossit chaque jour du fruit de ses économies.

Oh! sans doute, la charité est bonne chez nous, elle est inventive, dévouée, admirable; mais souvent la charité romaine l'a devancée, et je n'en suis qu'à moitié content; par exemple, il faut au malade qui sort de l'hôpital, repos, bon air et bonne nourriture; or tout cela ne se trouve guère chez lui; nous avons créé des œuvres de convalescents, c'est bien, nous en étions un peu fiers, et il nous semblait avoir fait une belle invention de cœur: bah! voilà trois cents ans que la chose fonctionne à Rome et elle a, outre ses dons annuels, plus de quatre-vingt mille francs de revenu.

Un produit de la charité romaine qu'il serait bon de transférer en France, c'est l'œuvre des dots pour les jeunes filles pauvres. Partout, à ce qu'il paraît, on ne se marie guère si l'on a pas d'argent; l'argent est une grosse affaire dans la conclusion d'un mariage; souvent c'est: Pas d'argent, pas de mari. A Rome on y a songé et on a donné des dots. La jeune orpheline grandit, travaille et est sage; à l'âge de vingt ans elle se trouve à la tête d'un petit capital de cinq cents, de mille, de quinze cents francs. Elle se marie; le petit ménage est à l'aise; vienne même une cherté, un chômage, une maladie, un enfant, on est en mesure de tenir tête aux difficultés, et voilà une bonne et brave famille de plus, voilà la source d'une génération d'honnêtes gens, au lieu d'une source de honte et de scandale.

Il y a surtout à Rome un touchant usage que j'aime bien. Chaque œuvre est ordinairement dirigée par un prélat; mais quand il y a une grande misère à soulager, l'Eglise lui députe un de ses princes, un cardinal, pour qu'il en soit le père. Notez bien que c'est un honneur, que c'est très-recherché; n'est pas proposé à la misère qui veut: c'est en passant par ces honneurs que Pie IX est arrivé au trône pontifical; puis comme on traite avec respect le malheur, les jolis noms qu'on lui donne! Chaque classe de malheureux s'appelle une *famille*; aussi on dit la famille des malades, la famille des vieillards, la famille des pauvres, la famille des aliénés; il y a bien loin de là à notre malencontreux mot: *dépôt de mendicité*, comme on dirait dépôt de charbon ou d'engrais du Pérou.

On conçoit quelle doit être la charité romaine avec un tel esprit et de tels exemples. La charité est partout, en haut, en bas, au milieu, absolument comme en France; du reste, il en doit être ainsi, n'est-ce pas le même Evangile! seulement la foi y est plus grande et les fortunes aussi. Un prince romain a fait venir de France douze Sœurs de charité; elles sont à sa charge, elles élèvent soixante orphelines, donnent l'instruction gratuite à cent cinquante petites filles d'un quartier pauvre, visitent les malades, leur portent des médicaments et des bouillons; dans la maison il y a une superbe pharmacie; tout est payé par lui sans compter qu'il y a un médecin engagé à l'année qui ne doit s'occuper que de ses protégés. C'est pour ce riche charitable une affaire de quarante-cinq mille francs par an, sans parler d'environ trois cent mille francs dépensés pour acheter et approprier la maison. Voilà ce qui s'appelle faire vraiment la charité en grand.

FIN.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.